

ELOISA  
**JAMES**

*Le frisson de minuit*



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

**J'AI  
LU**  
POUR ELLE

AVENTURES  PASSIONS



Le frisson de minuit

## DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

### *Féerie de Noël*

*Trois mariages et cinq  
prétendants*

*Quatre filles et un château*

*Sept minutes au paradis*

*Sentiments et convenances*

### **Les Wilde**

1 – *La coqueluche de ces dames*

2 – *Le retour du guerrier*

3 – *Le parti idéal*

4 – *La plus délurée de la famille*

5 – *Le dernier amour du duc*

6 – *La petite souris en robe  
de bal*

7 – *La provocatrice*

### **Les sœurs Essex**

1 – *Le destin des quatre sœurs*

2 – *Embrasse-moi, Annabelle*

3 – *Le duc apprivoisé*

4 – *Le plaisir apprivoisé*

### **Les plaisirs**

1 – *Passion d'une nuit d'été*

2 – *Le frisson de minuit*

3 – *Plaisirs interdits*

### **Il était une fois**

1 – *Au douzième coup  
de minuit*

2 – *La belle et la bête*

3 – *La princesse au petit pois*

4 – *Une si vilaine duchesse*

5 – *La jeune fille à la tour*

### **Les duchesses**

1 – *La débutante*

2 – *Le couple idéal*

3 – *Lady Harriet*

4 – *Lady Isidore*

5 – *Jemma de Beaumont*

6 – *Le duc de Villiers*

7 – *Trois semaines avec lady X*

8 – *Quatre nuits avec le duc*

9 – *Ma duchesse américaine*

### **Les débutantes**

1 – *Le mariage, non jamais !*

ELOISA  
JAMES

LES PLAISIRS – 2

Le frisson  
de minuit

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Catherine Plasait*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

MIDNIGHT PLEASURES

*Éditeur original*

Delacorte Press, Random House, Inc., New York

© Eloisa James, Inc., 2000

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2003

*Le frisson de minuit* est dédié aux femmes du Regency Loop, talentueuses, généreuses et infiniment bien informées. Pleine de questions, j'ai fait irruption dans leur cercle, et elles m'ont répondu par des bibliographies, des faits historiques, le tout avec gentillesse et encouragements. J'aimerais remercier particulièrement les auteurs qui ont abandonné leurs propres travaux pour se pencher sur mes manuscrits : Mary Balogh, Karen E. Harbaugh, Emily Hendrickson, Nancy Mayer et Eliza Shallcross.



# 1

*Londres, manoir des Brandenburg, décembre 1804*

Lady Sophie York, fille unique du marquis de Brandenburg, avait refusé la demande en mariage d'un baron, ainsi que celles de deux chevaliers, d'une poignée de messieurs fort convenables et d'un vicomte, qui avait de façon fort conventionnelle réclamé l'honneur d'obtenir sa main dans le bureau de son père. Elle avait de même écarté un marquis au beau milieu d'une chasse, et le simple M. Kissler à Ascot. De moins heureuses jeunes filles ne comprenaient pas Sophie. En deux saisons, elle avait évincé la plupart des partis les plus recherchés. Mais, désormais, il n'y aurait plus de demandes en mariage, officielles ou non. Les mauvaises langues seraient d'accord : la jeune fille avait jeté son dévolu sur un homme de haute naissance. Lady Sophie serait comtesse à la prochaine saison.

Elle s'adressa une grimace dans le miroir, en songeant aux visages curieux et aux nombreuses révérences qu'elle aurait à affronter au bal des Dewland. Elle en frémissait intérieurement, avec une hésitation tout à fait inhabituelle chez elle. Portait-elle la tenue adéquate pour annoncer ses fiançailles ? C'était une robe de soie argent arachnéenne. Peut-être la couleur lui permettrait-elle de disparaître parmi la foule des femmes fardées, décolletées, vêtues de couleurs vives

qui égaieraient la salle de bal. Le gris argent était une couleur pour les nonnes, se dit-elle, amusée. Mais une religieuse s'évanouirait sur-le-champ si elle devait porter cette toilette de style Empire, avec la taille haute et les rubans qui s'enroulaient autour du corsage, la ligne souple qui jouait sur ses formes.

La marquise de Brandenburg entra dans la chambre.

— Es-tu prête, Sophie ?

— Oui, maman, répondit la jeune fille qui renonça à l'idée de se changer, car elles étaient déjà en retard.

La marquise l'observait en plissant les yeux. Elle-même portait une robe de satin souris, rebrodée de fleurs, qui ressemblait terriblement à celles qui étaient à la mode une vingtaine d'années plus tôt, lorsqu'elle s'était mariée.

— Cette tenue est indécente ! déclara-t-elle sèchement.

— Oui, maman.

C'était la réponse systématique de Sophie aux reproches acerbes de sa mère. Elle prit son châle, son réticule, et se dirigea vers la porte.

Héloïse semblait soudain un peu hésitante, et elle la regarda, étonnée. La marquise, d'origine française, semblait considérer le monde comme un champ de bataille dont elle aurait été le général en chef. Il était rare de la voir peu sûre d'elle.

— Ce soir, dit-elle, on va annoncer que tu as accepté d'épouser le comte de Slaslow.

— Oui, maman.

Il y eut un bref silence. Quel était le problème ? se demanda Sophie. Sa mère était rarement à court de paroles !

— Il demandera certainement quelque preuve de ton affection.

— Oui, maman, dit Sophie en baissant les yeux pour dissimuler son amusement.

Élevée dans un couvent, Héloïse était arrivée à sa nuit de noces affreusement mal préparée. Elle avait épousé

un Anglais tellement féru de la France qu'il n'acceptait que des serviteurs français. La nourrice de Sophie était française, les femmes de chambre, les valets de pied et naturellement le cuisinier étaient français. Héloïse ne pouvait imaginer les conversations crues qui avaient cours à la nursery. La jeune fille n'avait nul besoin d'être mise au courant sur ce que les hommes attendaient des femmes !

— Tu peux lui autoriser un baiser, deux au plus, reprit Héloïse. Je suis sûre que tu comprends l'importance de ces limites, Sophie. Ta réputation...

Sophie, les yeux brillants, regarda sa mère qui fixait obstinément un point sur le mur opposé.

— Tu as tenu à choisir des robes qui ne sont que de minces bouts de tissu. Tout le monde peut constater que tu ne portes pas de corset. Parfois, je me demande même si tu mets une chemise. J'ai souvent été embarrassée par ton attitude... pour le moins coquette. Tu as la chance de faire un excellent mariage, et j'exige que tu ne gâches pas tout en encourageant le comte à prendre des libertés avec toi.

Sophie sentait la colère monter en elle.

— Suggérez-vous que mon comportement n'a pas été correct jusqu'à présent, maman ?

— Absolument ! Quand j'avais ton âge, il me semblait aussi impossible de me retrouver seule avec un homme que de partir pour l'Amérique ! Aucun de mes soupirants ne m'avait embrassée, à part mon fiancé. Je savais tenir ma place. Mais toi, tu n'as aucun respect pour ton rang. Tu nous as toujours gênés, ton père et moi, par ton comportement dévergondé.

Malgré elle, Sophie eut de la peine.

— Je n'ai jamais rien fait de mal, maman, protesta-t-elle. Tout le monde s'habille à la mode française, et les manières sont plus libres aujourd'hui que de votre temps.

— J'endosse ma part de responsabilité. J'ai fermé les yeux sur tes extravagantes escapades, et la plupart

de tes incartades. Mais à présent tu vas te marier, et ce que l'on peut pardonner à une fougueuse jeune fille serait inacceptable pour une comtesse.

— Quelles incartades ? Jamais je n'ai autorisé un homme à prendre des libertés avec moi !

— Je sais que la chasteté est un mot démodé, mais le concept ne l'est pas ! rétorqua vertement la marquise. Tes plaisanteries déplacées et ta coquetterie te font paraître plus légère que tu ne l'es en réalité. En fait, Sophie, tu as des manières de courtisane !

Sophie demeura un instant stupéfaite et indignée, puis elle respira un bon coup.

— Je n'ai jamais rien fait de mal, maman, répéta-t-elle avec fermeté.

— Comment oses-tu me dire cela, alors que lady Prestlefield vous a trouvés, Patrick Foakes et toi, dans les bras l'un de l'autre ? Tu te conduis comme une gourmandine, et tu te laisses surprendre par la pire commère de tout Londres ! Si au moins tu avais été fiancée à ce garçon... Mais des baisers volés dans le petit salon, un soir de réception ! Tu m'as profondément embarrassée, Sophie. Alors j'insiste : je t'interdis d'accorder au comte de Slaslow davantage que quelques gages d'affection. Encore une erreur de cette sorte et ta réputation sera définitivement ruinée. En outre, le comte de Slaslow aurait toutes les raisons d'annuler sa proposition, s'il soupçonnait ton tempérament dissipé !

— *Maman !*

— Dissipé ! répéta la marquise. Que tu as d'ailleurs hérité de ton père. Et il t'a encouragée dans cette voie. Du jour où il t'a autorisée à apprendre toutes ces langues étrangères, il t'a soutenue dans une attitude fort peu digne. Il n'y a rien de plus inconvenant pour une dame que d'étudier le latin.

Elle interrompit d'un geste la protestation de sa fille.

— Heureusement, continua-t-elle, tout ceci est bien terminé. Lorsque tu seras comtesse, tu seras beaucoup

trop occupée par ta maison pour te lancer dans ces inutiles études.

Soudain, elle revint à sa préoccupation de départ.

— Évidemment, si tu avais épousé Foakes, tous les ragots se seraient éteints d'eux-mêmes, mais comme tu as refusé sa demande en mariage, ta réputation en a souffert. Personne ne veut croire que c'est toi qui l'as repoussé !

— Je ne pouvais pas accepter sa proposition, objecta Sophie. Il me l'a faite uniquement parce que lady Prestlefield était entrée dans la pièce. C'est un libertin, dont les baisers ne signifient rien.

— Je ne m'y connais guère en baisers qui ne signifient rien, déclara la marquise, hautaine. J'aimerais que ma fille possède la même sagesse que moi. Quelle importance, si Foakes est un viveur ? Un noceur peut faire un excellent mari. Et il est immensément riche. Que veux-tu de plus ?

Sophie examinait le bout de ses souliers de satin. Il était difficile d'expliquer sa haine des séducteurs sans faire référence à son père, qui poursuivait de ses assiduités toutes les jeunes Françaises immigrées. Or, vu la situation critique de la France, il n'avait pas chômé, ces dernières années !

— J'aimerais épouser un homme qui me respecte, dit-elle.

— Te respecter ! Crois-moi, tu n'as pas choisi la meilleure manière d'atteindre ton but, ma fille ! Je te garantis que pas un homme à Londres ne te considère comme une personne irréprochable. Quand j'ai fait mes débuts dans le monde, on écrivait des poèmes vantant ma modestie, mais ces vers ne pourraient s'adresser à toi ! En fait, conclut Héloïse avec amertume, je pense que tu es vraiment la fille de ton père... Vous vous liguez tous les deux pour faire de moi la risée de la haute société.

Sophie prit une nouvelle inspiration, car des larmes commençaient à lui piquer les paupières.

Héloïse s'adoucit quelque peu.

— Je ne veux pas être trop dure, mais je m'inquiète pour toi, Sophie. Avec le comte de Slaslow, tu auras un bon époux. Ne mets pas tes fiançailles en danger, je t'en supplie.

La colère de la jeune fille s'envola, remplacée par une vague de culpabilité. Sa mère avait enduré bien des humiliations publiques, à cause de l'amour immodéré de son époux pour les Françaises. Et à présent, elle-même était la source de ragots.

— Je ne voulais pas vous mettre dans l'embarras, maman, dit-elle doucement. J'ai été prise de court quand lady Prestlefield m'a trouvée avec Patrick Foakes.

— Si tu n'avais pas été seule avec lui, elle ne t'aurait pas surpris, rétorqua sa mère avec une logique infail-  
lible. Une réputation n'est pas un sujet de plaisanterie, Sophie. Jamais je n'aurais imaginé que l'on puisse traiter mon enfant de fille facile, pourtant c'est bien ce que l'on dit de toi.

Sur ce, Héloïse sortit de la chambre en fermant la porte derrière elle.

Cette fois, les larmes menaçaient de déborder. Ce n'était pas la première fois que la marquise fondait sur un membre de la maisonnée, tel un ange vengeur surgi d'une tragédie grecque, et en général, Sophie parvenait à ignorer ses amers reproches.

Mais ce soir, sa mère avait touché un nerf sensible, car elle se rendait compte qu'elle était à la limite des convenances. Ses robes étaient les plus osées de tout Londres, et son attitude nettement provocante.

Elle avait entendu cent fois les vers composés pour sa mère : *Parmi un millier de jeunes vierges / Voici la Diane dont la chevelure...* Elles avaient les mêmes cheveux d'un blond vénitien, mais ceux d'Héloïse encadraient sagement son visage, pris dans un chignon impeccable, tandis que les boucles de Sophie n'obéissaient jamais aux épingles ou aux rubans. En outre, elle les avait coupés court, avant que les autres Britanniques aient

eu le courage de suivre la mode française. Maintenant que toutes les débutantes avaient adopté cette coiffure, elle avait décidé de les laisser repousser.

Mais sa mère ignorait combien il lui avait été douloureux de refuser la demande en mariage de Patrick Foakes. Elle se laissa tomber sur son lit. Elle se rappelait le bal des Cumberland, le mois dernier... L'excitation ressentie, lorsqu'il avait été clair que Patrick la courtisait. Le coup au cœur quand elle avait croisé son regard...

Elle éprouvait encore un étrange émoi en revoyant l'invite dans ses yeux, la façon dont son sourcil droit s'était haussé, l'arrogance virile de son expression.

Elle avait passé la soirée le cœur battant, les jambes flageolantes. Il avait exercé une telle fascination sur elle qu'elle attendait avec impatience les moments où il apparaissait à son côté, où elle apercevait sa chevelure brune striée d'argent à l'autre bout de la salle... Lors du souper, au milieu des gens installés à une petite table ronde, elle frémissait chaque fois que sa jambe frôlait la sienne ou que leurs bras se touchaient accidentellement.

Ils avaient dansé ensemble une fois, puis deux. Une troisième fois aurait équivalu à l'annonce de leurs fiançailles.

Sophie n'avait pas dit un mot durant leur seconde danse, qui les séparait puis les ramenait brusquement l'un contre l'autre. Elle avait eu peur que Patrick ne devine la faiblesse qui s'emparait d'elle, chaque fois qu'ils se retrouvaient unis.

Quand il avait pris son bras pour la conduire hors de la salle de bal, comme pour aller chercher un verre de sabayon, puis qu'il l'avait entraînée vers un salon désert, elle n'avait pas protesté. Patrick s'était adossé au mur pour la contempler en souriant d'un air taquin. Les émotions des dernières heures avaient dû monter à la tête de Sophie, car elle lui avait rendu son sourire, se comportant comme la fille facile qu'on l'accusait d'être.

Patrick l'avait prise dans ses bras, et son geste avait un parfum d'inévitable. Pourtant, l'ardeur charnelle de ce baiser avait été un choc. Sophie avait déjà été embrassée, tant de fois que sa mère se serait évanouie si elle avait pu en avoir la moindre idée, mais ce baiser-là n'était pas le tendre hommage auquel elle était habituée.

Il avait la violence d'un orage d'été. Commencé dans la douceur, il devint brûlant d'une passion ponctuée de gémissements. Patrick releva la tête, lança un juron de surprise, et il prit de nouveau ses lèvres tandis que ses mains couraient sur son dos et ses reins.

Il était injuste de dire qu'ils s'embrassaient, lorsque lady Prestlefield était entrée dans la pièce sur la pointe des pieds. Oui, ils s'étaient embrassés, encore et encore, mais à ce moment-là, ils se tenaient debout l'un en face de l'autre, et Patrick caressait du doigt sa lèvre inférieure. Elle le regardait, désorientée, à court de mots, ayant perdu tout sens commun...

— Zut ! murmura-t-elle en s'ébrouant.

La voix de son père lui parvenait, et sans doute lui criait-il de se dépêcher. Elle savait précisément pourquoi il était si pressé. Il venait de se lancer à l'assaut d'une jeune veuve, Mme Dalinda Beaumaris, et il devait avoir rendez-vous avec elle au bal.

Cette idée renforça sa décision. Peu importait qu'elle eût sangloté toutes les nuits depuis qu'elle avait refusé la demande en mariage de Patrick, un mois auparavant. Elle avait eu raison. Il lui suffisait de se rappeler le soulagement qu'elle avait lu dans son regard quand, le lendemain du bal, dans la bibliothèque, elle avait dégagé ses mains des siennes et avait répondu « non » fort poliment. Qu'elle ne l'oublie surtout pas !

Elle ne se laisserait pas briser le cœur par un libertin, comme sa mère. Elle ne deviendrait pas une vieille dame aigrie, à force de voir son mari danser avec des Dalinda ou des Lucienne. Elle ne pourrait peut-être pas

empêcher son époux de folâtrer avec d'autres, mais au moins resterait-elle indifférente à ses aventures.

« Je ne suis pas idiote », se dit Sophie.

Et ce n'était pas la première fois !

On frappa à la porte. Elle se leva.

— Entrez !

— Sa Seigneurie serait heureuse que vous la rejoigniez en bas, annonça Philippe, l'un des valets de pied.

Sophie ne se faisait pas d'illusions. Le message avait été différent. « Allez chercher cette chipie ! » avait dû hurler le marquis. Philippe avait alors été envoyé sur un signe de tête du majordome. La dignité toute française de ce dernier, et la haute opinion qu'il avait de son rôle lui interdisaient de s'abaisser à porter ce genre de message.

Elle sourit.

— Dites à mon père que je descends tout de suite, s'il vous plaît.

Philippe sorti, elle prit son éventail, s'arrêta un moment devant le miroir de sa coiffeuse. L'image qu'elle vit était celle qui avait enflammé le cœur de dizaines de gentilshommes, avait déclenché vingt-deux demandes en mariage et une infinité de compliments dithyrambiques.

Menuë, elle arrivait tout juste à l'épaule de Patrick, et la légère robe argentée soulignait ses formes, particulièrement ses seins qui prenaient du volume sous le corsage ajusté.

Elle frissonna. Ces derniers temps, elle ne pouvait se contempler sans se rappeler le contact de la poitrine musclée de Patrick.

Mais il fallait partir. Elle attrapa son châle et sortit de la chambre.

## 2

L'après-midi du bal des Dewland, il y eut au ministère des Affaires étrangères une réunion exceptionnelle de jeunes gentilshommes, présidée par le ministre en personne. Lord Breksby prenait de l'âge, mais en même temps il devenait de plus en plus à l'aise avec le pouvoir. Aussi, bien qu'il reçût ses visiteurs un peu affalé dans son fauteuil, et que sa chevelure blanche persistât à pencher d'un côté au lieu de rester sagement attachée en arrière, il n'avait rien de comique.

Lord Breksby était aux Affaires étrangères depuis sept ans, et il voyait le monde comme un théâtre de marionnettes dont il tirait les ficelles. L'un de ses principaux talents, aux yeux de William Pitt et du gouvernement anglais en général, était son art de la manipulation.

— Il convient d'utiliser les outils en sa possession, avait-il expliqué un soir à sa femme, alors qu'ils terminaient leur gelée à l'orange.

Lady Breksby avait acquiescé avec lassitude, alors qu'elle rêvait d'un cottage à la campagne, près de sa sœur, où elle pourrait cultiver des roses.

— L'Angleterre a sous-employé sa noblesse, reprit-il. Certes, les aristocrates ont tendance à mener une vie désordonnée. Regardez les dégénérés qui entouraient Charles II...

Lady Breksby songeait à la nouvelle variété de roses baptisée Princesse Charlotte. Pourraient-elles grimper

le long d'un mur ? Elle imaginait la façade sud couverte de rosiers.

Lord Breksby, de son côté, pensait aux libertins de naguère. Rochester était sans doute le pire, avec toutes ces perverses poésies sur les prostituées. C'était un débauché, et tout cela parce qu'il s'ennuyait dans la vie.

— Mais c'est du passé, conclut-il. Nos jeunes d'aujourd'hui sont bien plus utiles, si on sait les prendre comme il faut. Ils ont de l'argent, et ils ont de la classe, ma chère. Indispensable, lorsqu'il faut traiter avec l'étranger. Voyez Sélim III, par exemple. Il dirige l'Empire ottoman, ma chère.

Lady Breksby hochait poliment la tête. À mieux y réfléchir, se disait-elle, les Princesse Charlotte étaient sans doute trop lourdes pour grimper. Les meilleures avaient de petites corolles... comme ce ravissant spécimen qui couvrait le portail de Mme Barnett. Mais comment connaître leur nom ?

— Cet homme est ébloui par Napoléon, même si celui-ci a envahi l'Égypte il y a à peine six ans. Il le prend pour Dieu le Père, à ce que l'on dit. Il lui a reconnu le titre d'empereur, et maintenant, il projette lui-même de changer son titre de sultan pour celui d'empereur !

Breksby se demanda s'il allait reprendre de la gelée, mais il y renonça. Ses gilets le boudinaient déjà un peu. Il revint au sujet qui le préoccupait.

— À nous d'éblouir également Sélim, sinon il marchera la main dans la main avec Napoléon et déclarera la guerre à l'Angleterre. Alors, comment l'épater ? Nous allons leur envoyer la fleur de notre noblesse. Les impressionner avec quelques-uns de nos gentils-hommes les plus représentatifs. Voilà la solution.

Lady Breksby acquiesça docilement.

— C'est une merveilleuse idée, très cher...

Finalement, cette conversation eut un double résultat. Lord Breksby fit envoyer une série de messages à travers Londres, tandis que lady Breksby écrivait une lettre à sa sœur, qui vivait encore dans leur village

natal de Hogglesdon, pour lui demander d'aller, si elle le voulait bien, jusque chez Mme Barnett s'enquérir de la variété de ses rosiers.

Lord Breksby recueillit les fruits de son idée plus tôt que son épouse – Mme Barnett, hélas, était décédée, et sa fille ignorait le nom des fleurs si convoitées.

Le premier à arriver au ministère des Affaires étrangères fut Alexander Foakes, comte de Sheffield et de Downes. Breksby se leva pour l'accueillir avec cordialité. Il avait envoyé Sheffield en Italie, un an auparavant, pour une mission fort délicate qu'il avait magnifiquement menée à bien.

— Bonjour, milord. Comment se portent vos filles et votre ravissante épouse ?

— À merveille, répondit Alex en prenant un siège. Pour quelle raison m'avez-vous fait venir ?

Breksby eut un sourire engageant. Il était trop âgé pour se laisser impressionner par ces impétueux jeunes gens. Il s'appuya au dossier de son fauteuil, les mains jointes.

— Je préférerais que tout le monde soit là pour en parler, dit-il, mais je me hâte de préciser que je ne vous ai pas convoqué pour vous confier une mission au nom du gouvernement. Pas du tout. Nous hésitons à nous mêler de la vie privée d'un homme qui a des enfants...

Alex haussa un sourcil ironique.

— Sauf lorsqu'il s'agit d'enrôler des soldats.

Il faisait allusion à la pratique qui consistait à enlever des jeunes gens pour les envoyer au front, de gré ou de force.

— Hum... Mais nous n'exerçons jamais de pressions sur les nobles. Nous comptons simplement sur leur générosité et leur patriotisme.

Alex ravala un ricanement sceptique. Breksby était une sorte de vieux Machiavel, qu'il valait mieux ne pas contrer de face.

— Toutefois, votre présence ici n'est pas superflue, car j'ai une proposition pour votre frère, ajouta Breksby.

— Cela risque de l'intéresser, dit Alex qui savait que Patrick sauterait sur l'occasion d'un voyage à l'étranger.

Il était rentré en Angleterre depuis environ un an, et il paraissait s'ennuyer à mourir. En outre, il était particulièrement irritable depuis que Sophie York avait refusé de l'épouser.

— C'est bien ce que je pensais, murmura Breksby.

— Où envisagez-vous de l'envoyer ?

— J'espère qu'il acceptera de se rendre dans l'Empire ottoman, au cours de l'été prochain. Nous avons entendu dire que Sélim III avait l'intention de se faire couronner empereur, comme Napoléon, et nous aimerions que l'Angleterre soit représentée à ce simulacre de cérémonie. Comme il est inenvisageable d'envoyer les fils du roi George...

Il leva les yeux au ciel en évoquant les princes écervelés et ivres plus souvent qu'à leur tour.

— Je suis certain que votre frère sera un parfait ambassadeur de notre pays, conclut-il.

Alex acquiesça. Patrick rentrerait avec un bateau rempli de marchandises d'importation, ce qui semblait une rétribution tout à fait raisonnable.

— Maintenant, si je vous ai demandé d'assister à cette petite réunion, c'est pour un problème de noblesse.

— De noblesse ? s'étonna Alex.

— Exactement. Certes, votre frère représentera l'Angleterre avec grandeur. Il a les moyens de s'habiller avec faste, et le gouvernement, naturellement, le chargera de remettre un somptueux cadeau à Sélim. Nous songeons à un sceptre incrusté de rubis, semblable à celui du roi Edward II. Nous y mettrons encore plus de rubis, car Sélim est fort vulgaire et il apprécie particulièrement cette pierre précieuse. Mais la véritable question est celle-ci : que pensera-t-il de Patrick Foakes ? Étant donné les relations délicates entre nos deux pays, il s'agit d'un point d'importance.

— Patrick a obtenu l'estime des chefs d'Albanie et d'Inde, fit remarquer Alex. Je crois même qu'Ali Pacha l'a supplié d'entrer dans son cabinet, or vous savez que l'Albanie est envahie de Turcs. Je ne pense pas qu'il y ait là le moindre problème.

— Vous ne m'avez pas compris, mon cher. Sélim est fasciné par les titres : *empereur* Sélim !

Alex, qui regardait pensivement le tapis, releva la tête pour regarder son interlocuteur droit dans les yeux.

— Vous avez l'intention d'attribuer un titre à Patrick.

Ce n'était pas une question, et un grand sourire éclaira son visage.

— C'est merveilleux ! s'écria-t-il.

— Il y aura de petites difficultés, mais elles se résoudreont facilement, affirma lord Breksby.

— Il peut avoir la moitié de mes propriétés, et la moitié de mon titre, déclara Alex.

Alexander Foakes, en tant que comte de Sheffield *et* de Downes, régnait sur deux domaines.

— Mon cher ami ! s'indigna Breksby. Jamais nous ne ferions cela ! Briser un titre héréditaire, pas question ! Toutefois... nous pourrions libérer un autre de vos titres.

Alex réfléchissait. Il était non seulement comte de Sheffield et de Downes, mais aussi vicomte de Spencer.

— Je pensais à votre titre écossais, précisa Breksby.

Alex était un peu perdu.

— Un titre écossais ?

— Quand votre arrière-grand-mère a épousé votre arrière-grand-père, le titre de son père – duc de Gisle – s'est éteint, puisqu'elle était fille unique.

— Oh, bien sûr !

Alex avait entendu parler de son arrière-grand-mère écossaise, mais jamais il ne lui était venu à l'esprit que le titre avait disparu.

— J'aimerais demander au roi de donner ce titre à votre frère. Il me semble que le motif est juste, puisqu'il s'agit de gagner Sélim à la cause anglaise.

S'il n'était pas suffisamment impressionné par notre ambassadeur, il risquerait de nous déclarer la guerre, afin d'imiter son cher Napoléon, bien sûr. Je suppose que le fait que vous soyez jumeaux, Patrick et vous, jouera en sa faveur. Après tout, il n'est votre cadet que de quelques minutes.

Alex hocha la tête. Comme Breksby ne parlait d'un projet que s'il était sûr de le mener à bien, Patrick serait duc de Gisle dans quelques mois.

La porte s'ouvrit sur le majordome du ministre, qui annonça :

— M. Patrick Foakes. Le comte de Slaslow. Lord Reginald Petersham. M. Peter Dewland.

Breksby ne perdit pas de temps en formules de politesse.

— Je vous ai fait venir, messieurs, parce que vous possédez chacun un excellent navire.

— Mon Dieu ! s'écria Braddon Chatwin, le comte de Slaslow. Je ne le crois pas, monsieur. À moins que mon chargé d'affaires n'en ait acheté un derrière mon dos !

Lord Breksby lui lança un regard sévère. Apparemment, les rapports qu'il avait reçus sur les capacités intellectuelles de Slaslow n'étaient pas exagérés.

— Vous en avez gagné un en jouant à l'écarté avec...

Il chaussa ses lunettes pour consulter une feuille sur son bureau.

— ... avec un certain Sheridan Jameson. Un marchand, je crois.

— Oh, vous avez tout à fait raison ! s'écria Braddon, soulagé. C'était un soir où nous nous sommes arrêtés dans une auberge sur la route d'Ascot. Vous vous souvenez, Petersham ?

— Je me rappelle que vous avez joué, confirma Petersham.

— Et j'ai gagné un bateau ! ajouta Braddon, tout réjoui.

— Le gouvernement veut-il les réquisitionner ? s'enquit Patrick un peu sèchement.

Il possédait trois bons navires et n'avait aucune envie de s'en séparer.

— Non, non ! assura lord Breksby. Nous nous demandions si l'un d'entre vous accepterait de faire du cabotage, le long de la côte du pays de Galles, au cours des prochains mois. Nous y avons fait construire des fortifications, mais vous savez combien ces gens sont difficiles à gérer. Ils ne suivent jamais les ordres, là-bas.

Les cinq jeunes gens attendaient la suite.

— Voilà tout, messieurs, reprit Breksby. Nous pensons qu'il y a une petite chance pour que Napoléon essaie d'envahir l'Angleterre en partant du pays de Galles.

Braddon fronça les sourcils.

— Pourquoi ferait-il cela ? Il est beaucoup plus simple de franchir la Manche. Je l'ai traversée moi-même en six heures !

Il avait dû en faire voir à sa mère quand il était enfant, celui-là ! se dit Breksby. Cet idiot ignorait que la Manche était bloquée à la circulation ?

— Je crains que Napoléon n'ait imposé un blocus sur la Manche, expliqua-t-il avec la plus grande courtoisie. C'est la raison pour laquelle je demande de l'aide à l'un d'entre vous. Certes, je pourrais faire surveiller les fortifications par notre flotte, mais nous avons justement besoin de tous nos navires. Voilà pourquoi je serai très reconnaissant à celui qui acceptera cette mission.

— Je ne peux pas partir avant la fin de la saison, répliqua vivement Braddon. Je me suis fiancé ce matin, et ma mère m'a averti que je serai obligé d'assister à toutes sortes de réceptions. Et puis, naturellement, il faut que je me marie.

Breksby dressa l'oreille. Il aimait connaître toutes les alliances qui se concluaient dans l'aristocratie.

— Dois-je comprendre que lady Sophie York a accepté de vous épouser ?

— Oui ! répondit Braddon, rayonnant.

Alex croisa le regard de Patrick alors qu'ils se levaient pour offrir leurs félicitations au futur époux. Il vit la lueur de dérision qui passait dans le regard de son jumeau, le sarcasme qui teintait son sourire.

Patrick se tourna vers le ministre.

— J'accepte cette mission, dit-il.

Lord Breksby se leva aussi, s'appuyant à son bureau.

— Magnifique, magnifique ! approuva-t-il. À présent, si vous m'accordez un peu de votre précieux temps, je vais vous montrer où *devraient* se trouver les fortifications.

Il y avait de l'ironie dans sa voix. Les Gallois étaient des gens têtus, qui avaient du mal à accepter la fêrule anglaise, aussi doutait-il fortement de l'existence de ces fortifications.

Patrick acquiesça et, tandis que les autres prenaient congé, il se rassit. Alex n'avait pas bougé.

Lorsqu'ils furent seuls tous les trois, Breksby expliqua brièvement la situation de l'Empire ottoman.

— Je n'aurai pas besoin du titre, déclara Patrick d'un ton sans réplique.

Alex sourit. Il avait été sur le point de dire à Breksby que son frère n'accepterait pas de devenir duc.

Mais lord Breksby ne se lançait jamais sans avoir effectué des recherches. Il savait que Patrick Foakes avait plus d'argent que la plupart des gentilshommes – au moins autant, sinon plus, que son frère. Il savait également qu'il n'avait aucune envie de posséder un titre. À sa connaissance, il n'avait jamais manifesté la moindre jalousie concernant le rang de son jumeau, par exemple.

Mais Foakes était aussi un fort brillant tacticien, qui s'était trouvé dans des situations délicates pendant ses voyages en Orient. Il comprendrait mieux que personne l'admiration sans bornes que vouait Sélim III au décorum occidental, et particulièrement aux titres de noblesse.

— Vous ne serez pas obligé de vous en servir, dit-il avec une indifférence délibérée. Vous pourrez même y renoncer à votre retour de Turquie, cela nous est égal. Toutefois, nous préférerions que vous ne mettiez pas cette mission en danger en refusant le titre.

Patrick, parfaitement détendu, réfléchissait.

Les doigts joints, le ministre observait les deux frères. Quel spectacle que ces jumeaux athlétiques, aux visages identiques, avec leurs chevelures indisciplinées striées de fils d'argent !

Assis dans leurs fauteuils, ils évoquaient deux grands chats en train de faire la sieste au soleil. Mais, à la réflexion, il s'agissait plutôt de tigres : dangereux, prêts à bondir d'un instant à l'autre.

Quand Patrick haussa enfin les épaules, signifiant qu'il acceptait l'idée du titre, Breksby esquissa un sourire.

— Il faudra environ six mois pour que ce soit officiellement accepté. Vous devriez arriver à Constantinople largement à temps pour assister au couronnement. Nos orfèvres auront terminé le sceptre en avril. Je ne vois donc là aucun problème.

— Je ne veux pas que tout ceci soit rendu public, dit Patrick.

Ils savaient pourtant que dès qu'il deviendrait duc de Gisle, on ne parlerait plus que de cela dans Londres.

Prudent, le ministre ne répondit pas. Il se leva, contourna son bureau. Les deux frères se levèrent aussi, et Breksby les raccompagna à la porte, un large sourire aux lèvres :

— Puis-je être le premier ? « Votre Grâce »...

Il esquissa une révérence, tandis que son absurde chevelure tombait d'un cran vers la droite.

Patrick n'explosa que lorsqu'ils se retrouvèrent dehors.

— Quel pompeux imbécile ! Il s'amusait comme un fou ! Laissons-le envoyer les princes de sang en Turquie !

Alex sourit.

— Pas de ça avec moi, Patrick. Tu meurs d'envie de te rendre à ce couronnement. Jamais tu ne refuserais une occasion d'aller en Turquie !

Patrick lui sourit en retour.

— Tu as raison, je l'avoue. J'ai beaucoup entendu parler de Sélim, quand j'étais à Lhassa.

Il avait passé quatre ans à voyager à travers le Tibet, l'Inde et la Perse.

— Et alors ? Comment est-il ?

— Terriblement snob. À l'époque, il faisait la tournée des capitales européennes, et son père s'arrachait les cheveux en le voyant adopter les coutumes occidentales, rapporter toutes sortes de vêtements à la mode... ainsi que des femmes, à Constantinople.

— Crois-tu réellement qu'il risque de lancer son armée à la suite de Napoléon ?

— C'est possible.

Ils arrivaient à leurs carrosses.

— Te rends-tu compte, petit frère, que tu as un rang plus élevé que le mien, désormais ? dit Alex.

Patrick eut l'air un instant déconcerté, puis ses yeux se mirent à pétiller de malice.

— C'est vrai ! Je suis duc, alors que tu es seulement comte !

Alex éclata de rire. Les deux frères avaient toujours considéré que le titre de comte était simplement une source de soucis.

— Si j'avais été duc, le mois dernier, elle aurait accepté de m'épouser... reprit Patrick, soudain sérieux.

Alex savait de qui il parlait, et il secoua la tête.

— Lady Sophie York n'est pas ce genre de femme, Patrick.

Sophie était la meilleure amie de son épouse, et il doutait qu'elle eût refusé d'accorder sa main à Patrick pour des raisons de titre.

— Alors, pourquoi va-t-elle épouser Braddon ? s'irrita Patrick. Braddon !

— Je ne pensais pas que tu t'intéressais autant à l'avenir de lady Sophie...

Patrick l'ignora.

— Braddon est gras, stupide, et il a beaucoup moins d'argent que moi. Mais il est comte, l'un des membres respectés de l'aristocratie !

— Tu es injuste. Elle l'aime peut-être.

Patrick ricana.

— L'amour ! Pas une femme de notre milieu ne croit à ces sornettes ! Excepté Charlotte, peut-être...

Alex sourit à l'évocation de son épouse, mais il répéta :

— Je ne pensais pas que tu te souciais autant de l'avenir de lady Sophie.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Je m'en moque ! Qu'elle fasse ce qui lui plaît. Mais je suis mauvais perdant, tu le sais mieux que personne. Je suis furieux de penser que j'ai été battu parce que Braddon a un titre, et pas moi.

Alex demeura silencieux quelques secondes. À quoi bon argumenter davantage ? Après tout, Sophie York avait peut-être réellement envie d'être comtesse.

— Iras-tu au bal des Dewland, ce soir ?

— Je l'avais oublié, répondit Patrick. Mais je dîne avec Braddon, et il tiendra sûrement à s'y rendre ensuite... Je crains qu'il ne me demande d'être son garçon d'honneur ! ajouta-t-il avec une grimace.

— J'essaierai d'y aller, dit Alex en donnant une tape amicale dans le dos de son frère. Attends de voir la tête des marieuses, quand elles apprendront la nouvelle ! Tu vas devenir le parti le plus convoité de Londres.

Patrick frissonna.

— Raison de plus pour m'embarquer immédiatement vers le pays de Galles !

### 3

Quand on annonça l'arrivée de Sophie York au bal des Dewland, un frisson de murmures parcourut la salle.

Sophie était délurée, indocile, grommelaient dans leur coin les vieilles filles acariâtres.

La plus belle femme d'Angleterre, estimaient les autres. Petite, mais voluptueuse. Coquette, mais fille de l'aristocrate la plus guindée du pays, la marquise de Brandenburg. Les commentaires acides d'Héloïse avaient flétri la réputation de plus d'une jeune personne. Alors, bien sûr, les jugements de la marquise rendaient plus savoureuse encore l'attitude de sa fille.

Sophie s'arrêta en haut des marches, tandis que son père plongeait dans la foule, sans doute à la recherche de la charmante Dalinda. La marquise le suivit, raide d'une réprobation qui ne s'était pas atténuée avec les années.

La jeune fille parcourut la salle des yeux en essayant d'apercevoir, se persuada-t-elle, le comte de Slaslow.

Mais elle savait, au fond d'elle-même, que se réveillaient sa faiblesse et son manque de moralité, comme disait sa mère. Elle cherchait en fait un homme aux épaules si larges qu'il semblait toujours un peu mal à l'aise en habit de soirée, un homme aux cheveux striés d'argent. Elle n'avait pas vu Patrick depuis qu'elle avait refusé sa demande en mariage, et elle ne l'apercevait pas parmi les nombreux invités.

Sa mère, au pied de l'escalier, se retourna, irritée.

— Sophie ! grinça-t-elle.

Sophie descendit docilement, et Héloïse lui saisit le poignet.

— Cesse de te donner en spectacle !

Déjà, les jeunes gens se massaient autour d'elle, lui demandant avec des regards implorants de leur accorder une danse. Héloïse lui lança un coup d'œil menaçant, avant d'aller s'installer dans le coin des chaperons, où seulement les femmes dont le titre égalait la férocité avaient le droit de siéger.

Insouciante, Sophie partagea son temps entre ses admirateurs, mais c'était inutile. Le lendemain, dans deux jours au plus, le *Times* publierait une note :

*Le comte de Slaslow annonce son prochain mariage avec lady Sophie York, fille du marquis de Brandenburg. La cérémonie aura lieu en l'église St. George, et la présentation officielle dans la salle du chapitre de l'ordre de la Jarretière, au palais St. James.*

Les commères en tomberaient à la renverse, et tout Londres saurait que la célèbre héritière avait enfin fixé son choix. En février, elle serait mariée à Braddon Chatwin, « le gentil comte », comme on l'appelait parfois. Braddon était gentil, en effet, et il ferait un plaisant compagnon. Sans doute aimait-il ses chevaux plus que n'importe quel être humain, mais au moins ne jouait-il pas trop aux courses.

Et il semblait capable d'affection, ce qui était exactement le tour que Sophie entendait donner à leur union. Ils auraient de beaux enfants, c'était important, et il entretiendrait ses maîtresses avec discrétion. Oui, se dit-elle en s'élançant sur la piste avec son premier cavalier, Braddon était gentil, il n'avait pas de gros défauts, donc ils seraient sûrement heureux...

La soirée avançait, et ni son fiancé ni « quelqu'un d'autre » ne s'était montré. Sophie dansait avec sa grâce

habituelle, et seuls les plus observateurs de ses chevaliers servants remarquèrent qu'elle manquait de sa légendaire vivacité. Un dandy fut sèchement rabroué dans sa déclaration d'amour, alors qu'elle était connue pour ses réponses légères et amicales.

La jeune fille avait l'impression de marcher sur une corde raide. Elle cessa de chercher une chevelure poivre et sel. À quoi bon ? Elle allait devenir comtesse, et non pas l'épouse de Patrick Foakes.

Elle fut accompagnée au souper par le fils de l'hôtesse, Peter Dewland, un élégant et doux jeune homme qu'elle connaissait depuis des années. Il était reposant, car il n'avait pas l'air d'imaginer que la reine de Londres allait lui tomber dans les bras, s'il s'en donnait la peine. En fait, il ne l'avait jamais courtisée, et c'était bien ainsi.

— Comment va votre frère ? demanda-t-elle.

L'aîné de Peter avait été gravement blessé lors d'un accident d'équitation, et il était confiné dans son lit depuis trois ans.

— Son état s'améliore, répondit Peter avec un grand sourire. Il suit le traitement d'un médecin allemand qui réside à la Cour. Avez-vous entendu parler de lui ? Il s'appelle Trankelstein. J'ai cru qu'il s'agissait d'un charlatan, mais ses massages semblent efficaces. Quentin peut quitter la chambre, maintenant, et il souffre moins. Il passe presque toutes ses journées dans le jardin, car il ne supporte plus d'être enfermé.

Sophie, pour la première fois de la soirée, eut un véritable sourire.

— C'est merveilleux, Peter !

— Si vous voulez, reprit-il après une légère hésitation, vous pourriez faire sa connaissance, lady Sophie. Il est dans la bibliothèque, et je sais qu'il aimerait vous remercier pour le feu d'artifice que vous avez aidé à organiser.

— Je ne mérite aucun remerciement ! se récria-t-elle. C'est le comte et la comtesse de Sheffield qui en ont

eu l'idée. Je me trouvais simplement chez Vauxhall, ce soir-là.

L'épisode remontait à un an, à présent. Un feu d'artifice avait été tiré dans le jardin des Dewland, en l'honneur de Quentin. Sophie, entourée de ses admirateurs par cette belle nuit d'été, s'était réjouie des magnifiques fusées qui illuminaient le ciel.

Elle avait regardé sa très chère amie, Charlotte, qui se tenait près du comte de Sheffield, le frère jumeau de Patrick Foakes, et elle l'avait vue s'appuyer contre lui, protégée par la nuit complice.

Sophie l'avait taquinée, le lendemain. Comment, elle avait osé se tenir si près d'Alex, elle l'avait autorisé à mettre les bras autour de sa taille, elle l'avait regardé d'un air énamouré... ? Maintenant, elle comprenait mieux l'attitude de Charlotte.

Son corps lui devenait étranger. Elle était nerveuse, parce que l'autre jumeau Foakes n'était pas là et qu'une intimité à peine ébauchée lui manquait. Son esprit la trahissait.

C'était écoeurant, humiliant !

Elle cessa de se flageller et se leva.

— Si nous allions voir votre frère ?

Peter repoussa son assiette.

— Avec plaisir. Je vais demander à ma mère de nous accompagner.

Sophie acquiesça, surprise de sa propre étourderie. Elle n'avait certes pas besoin qu'on la voie s'éloigner une fois de plus avec un homme !

La vicomtesse quitta un groupe d'amis pour se diriger avec les deux jeunes gens vers la bibliothèque. Jamais elle n'aurait critiqué l'attitude de Sophie. Cette jeune personne avait du cœur, se disait-elle.

Kitty Dewland avait remarqué, d'un regard tout maternel, que son cher Peter ne semblait pas attiré par lady Sophie et que, sauf si elle se trompait – ce qui arrivait rarement –, lady Sophie paraissait amoureuse du comte de Slaslow. Les rumeurs qu'elle avait

entendues sur un prochain mariage confirmaient cette impression.

Kitty eut un soupir extasié. Quelle merveilleuse soirée elle avait passée, lors de l'annonce officielle de ses fiançailles avec Thurlow ! Elle avait éprouvé un frisson délicieusement pervers en faisant le tour de la pièce, devant les jeunes filles dont l'avenir n'était pas assuré comme le sien...

Kitty chassa ce souvenir et pénétra dans la bibliothèque, afin de présenter son fils à lady Sophie.

Quentin n'était pas du tout tel que Sophie l'avait imaginé. Elle se rappelait vaguement un visage très pâle derrière une fenêtre, le soir du feu d'artifice, mais celui qui se tourna vers elle était hâlé, bien plus que ceux des jeunes mondains qui passaient leurs nuits à jouer et leurs journées à se promener dans des voitures fermées. Il avait des traits fins, un peu marqués par la douleur, mais il était fort séduisant et respirait l'intelligence.

Il se leva avec une apparente aisance pour lui baiser la main. Cependant elle devina, lorsqu'il se laissa retomber dans le fauteuil, l'effort que cela avait dû lui coûter. Elle s'assit aussitôt, afin de ne pas le gêner, sur un petit tabouret près de la cheminée.

Peter approcha un autre fauteuil tandis que sa mère se dirigeait vers l'honorable Sylvester Bredbeck, venu au calme reposer son pied atteint de goutte.

Quentin observait la jeune fille sans le moindre embarras.

— Passez-vous une bonne soirée, lady Sophie ? demanda-t-il d'une voix un peu traînante.

Elle rougit légèrement. Elle devinait une ombre de sarcasme dans son intonation, et elle ne se sentait pas d'humeur badine. En vérité, les reparties brillantes qui étaient de bon ton dans leur milieu semblaient soudain lui avoir échappé.

— Pas particulièrement, répondit-elle franchement.

— Hum... Peut-être voudriez-vous vous reposer un peu de cette indispensable gaieté, et disputer une partie de backgammon ?

Sophie hésita un instant. Les dames ne se livraient pas à des jeux de société pendant les bals. Mais elle était chaperonnée par leur hôtesse en personne, et elle avait besoin d'apaiser un peu ses nerfs à vif. Braddon et Patrick avaient fort peu de chances de se rendre dans la bibliothèque, aussi jouirait-elle d'une brève accalmie avant de retourner auprès des autres invités.

— J'en serai ravie, dit-elle.

Peter bondit pour chercher une petite table de jeu. Sophie et Quentin placèrent leurs pions en silence, tandis que les flammes jetaient des ombres dansantes sur les murs lambrissés.

Le jeu progressa rapidement, jusqu'à ce que Sophie lance une seconde paire.

Quentin adressa un regard pétillant à son frère.

— Ce jeu n'était peut-être pas une bonne idée. Elle a une chance incroyable.

Sophie sourit. Sortir des paires était l'un de ses talents, ce qui rendait son grand-père fou autrefois, dans son enfance ! Elle but une gorgée de champagne. Elle se sentait soudain beaucoup mieux. La bibliothèque était un refuge délassant.

Elle lança encore une paire, et elle pouffa lorsque Quentin s'en plaignit, puis elle éclata de rire quand elle termina la partie avec un double six.

Ce fut l'instant que choisirent les deux hommes qu'elle avait cherchés toute la soirée, pour pénétrer dans la bibliothèque. Braddon, en compagnie de son ami Patrick Foakes.

Ravi, Braddon se précipita vers elle.

Mais Patrick s'arrêta sur le seuil. La chevelure de Sophie brillait, mélange de cinquante couleurs, du roux au doré le plus pur. Des boucles s'échappaient de son chignon, que l'on devinait douces comme la soie.

Il faillit tourner les talons. Sophie riait, ses yeux scintillaient... jusqu'à ce qu'elle le voie. Son sourire s'effaça instantanément.

Braddon, après avoir salué le petit groupe, se tenait, béat d'admiration, devant sa future épouse.

Patrick se dirigea vers la cheminée. Il n'allait tout de même pas perdre contenance, à cause d'une chipie qui avait refusé de lui accorder sa main pour se donner à un homme plus titré que lui ! Elle avait eu ce qu'elle voulait. Elle était désormais fiancée au seul comte qui se trouvât sur le marché du mariage, cette année-là. Et compte tenu du fait qu'il ne restait qu'un duc célibataire, le vieux Siskind affublé de huit enfants, elle avait tiré le gros lot. Sauf si Patrick devenait duc lui-même !

Elle croisa son regard, puis se détourna, aussi rose que la coupe de champagne qu'elle tenait à la main. Braddon s'était agenouillé sur le tapis, et il remettait les pions en place, heureux de constater que sa fiancée connaissait ce jeu. Sophie s'efforça de lui sourire.

Depuis son fauteuil à haut dossier, Quentin avait vu la charmante lady Sophie se raidir. Il se retourna afin de voir la cause de ce changement.

Il tendit la main en déclarant d'un ton un peu sarcastique :

— Patrick, mon ami ! Viens donc me dire bonsoir !

— Quentin !

Patrick fut près du fauteuil en deux enjambées, ses yeux bruns brillant de plaisir.

— Je te croyais cloué au lit, vieux !

— C'était le cas, jusqu'à ces derniers mois.

— Tu as une mine superbe !

— Je suis vivant, répondit simplement Quentin.

Patrick s'accroupit devant lui.

— J'ai pensé à toi, quand j'étais en Inde et qu'un maharadjah a menacé de me décapiter si je ne me prosternais pas devant son idole. Cela m'a rappelé ta tyrannie, au collègue !

Sophie n'en pouvait plus. Ainsi accroupi, Patrick était à sa hauteur, juste à côté d'elle. Instinctivement, elle admira les longues jambes musclées sous le pantalon étroit, puis elle se détourna, nerveuse comme une chatte, et s'éloigna de lui autant que le permettait son siège.

Patrick, qui avait découvert que cette jeune personne avait encore le don de l'émouvoir, commençait à se sentir mal à l'aise. Son doux parfum lui chatouillait les narines, une fragrance innocente, légère, comme celle des fleurs de cerisier. Ses sens s'enflammaient. Il aurait eu envie de jeter Sophie sur son épaule et de l'emporter dans une chambre !

Il se leva, sombre, baissa les yeux vers elle.

— Votre serviteur, lady Sophie, dit-il en s'inclinant. Pardonnez-moi, je ne vous avais pas vue...

La jeune fille s'empourpra. Bien sûr que si, il l'avait vue ! Elle était pétrifiée par son regard, et elle se contenta d'un signe de tête. Elle aurait été incapable de proférer un son.

Il était aussi beau que le mois précédent, sauf que l'expression de tendresse était remplacée par de l'ironie. Ses cheveux étaient indisciplinés, comme c'était la mode à Londres, mais ils le devaient aux chevauchées en plein air, et non aux cosmétiques. D'un noir d'ébène, ils étaient parsemés de fils d'argent, comme si la lune les caressait.

Elle se ressaisit. On aurait dit une couventine sous le regard d'un libertin ! Et la vicomtesse Dewland, bien qu'elle parlât toujours avec Sylvester Bredbeck, les observait avec attention.

Sophie se leva gracieusement et adressa un vrai sourire à Quentin. Celui-ci se leva à son tour en s'aidant des bras du fauteuil.

Elle fit la révérence.

— Je vous en prie, restez assis.

Quentin était bouleversant, avec son visage crispé de douleur.

— Je serais très heureux de vous revoir, lady Sophie. Peut-être m'accorderez-vous ma revanche, un jour où je serai plus chanceux ?

— Avec grand plaisir.

Elle se tourna vers Peter, à qui elle offrit un lumineux sourire. Son regard passa ensuite froidement sur Patrick, puis elle alla vers Braddon.

— Milord.

Braddon lui offrit son bras, qu'elle accepta, et ils traversèrent la pièce, les délicats souliers argentés de Sophie foulant les fleurs écarlates du tapis persan. Elle était terriblement consciente des regards des deux hommes qui la suivaient. Quentin, toujours debout, et Patrick, avec un demi-sourire cynique qui donnait envie de lui lancer un vase à la figure.

Je ne me retournerai pas vers ce... cet infâme séducteur, se dit-elle. Et elle tint parole.

De son côté, Patrick la regardait s'éloigner vers l'annonce de ses fiançailles, avec une rage brûlante. Il aurait voulu traverser la pièce, la prendre dans ses bras, l'arracher à Braddon.

Il était sûr qu'il ne lui faudrait qu'un instant pour que Sophie redevienne la femme frémissante qu'il avait tenue contre lui, cette femme dont l'émoi semblait si réel que, s'il n'avait su qu'elle était une créature frivole, il aurait pu... Il aurait pu quoi ?

Peter s'excusait et retournait vers la salle de bal, mais Patrick ne fit pas mine de le suivre. Il se laissa tomber sur le tabouret délaissé par la jeune fille, et joua machinalement avec les pièces du backgammon. Quand il releva les yeux, il croisa le regard lucide de son ami.

Quentin avait toujours joui d'une parfaite maîtrise de soi, même lorsqu'ils étaient au collège. À l'époque, Patrick entraînait dans des colères noires, sautait sur son frère pour le frapper, mais Quentin s'exprimait seulement par quelques paroles bien senties.

Il s'appuya au dossier de son fauteuil de cuir et ferma les yeux.

— Je me trompe, ou est-ce que Braddon t'a déjà chipé une de tes belles amies, une actrice rousse ? demanda-t-il sans la moindre méchanceté.

— Arabella Calhoun. L'été dernier. Et elle est encore sa maîtresse... Lady Sophie, ajouta Patrick avec une sorte de rage, n'a jamais été une de mes « belles amies ». J'ai demandé sa main, et elle me l'a refusée.

Quentin rouvrit les yeux.

— Toi ?

Sous le regard amusé de son ami, Patrick se détendit un peu et finit par sourire.

— J'avoue que cela m'a fait un coup !

— En effet, avec toutes les femmes qui te pourchassent... Peter me tient au courant des potins mondains. Depuis le mariage de ton frère – il y a quoi, un an ? –, tu es devenu l'enfant chéri de la bonne société, paraît-il.

— Non.

— Tu fuis les attentions des jeunes filles à marier. En Inde, tu es devenu si riche que c'en est vulgaire, ajouta malicieusement Quentin.

— Si nous jouions ?

— Évincé par la belle Sophie York ! Il faut que je demande à mère de l'inviter à prendre le thé.

— Elle va être fort occupée, ces temps prochains, dit Patrick d'un ton indifférent. Je suppose qu'en ce moment même, ils reçoivent des félicitations.

— C'est allé jusque-là ?

— Oui. Elle n'est pas folle, Quentin. Elle cherchait un titre.

— Malheureusement, Braddon est bête comme ses pieds. Elle ne le supportera plus au bout d'un mois !

— Si nous jouions ? répéta Patrick avec impatience.

— D'accord.

Derrière les lourdes portes de chêne, la soirée battait son plein. Mais, dans la bibliothèque, on n'entendait que le tintement des dés contre le bois poli. Un buste

de Shakespeare veillait sur les têtes penchées des deux jeunes gens.

Après la troisième partie, Patrick brisa l'atmosphère sereine. Il leva vers son ami un regard caustique.

— Dois-je aller offrir mes vœux à l'heureux couple ?  
Quentin demeurerait imperturbable.

— Je vais me retirer. Tu m'as épuisé, avec tes problèmes.

Il se leva, s'appuya un instant au haut dossier de son fauteuil.

— Je suis content que tu sois revenu d'Orient, Patrick.

— Je suis désolé, pour ce fichu cheval.

Quentin eut un petit rire.

— Sans doute que je ne monte pas assez bien. J'espère te revoir bientôt.

Les deux hommes quittèrent la bibliothèque ensemble, l'un pétri de force et de grâce viriles, l'autre aux muscles noués qui refusaient d'obéir à ses ordres.

Quentin traversa le couloir vers le refuge de sa chambre, tandis que Patrick partait dans l'autre direction, vers une femme inaccessible.